

369

manuels

L'Atelier

Paysan

*Texte de Sarah Petitbon  
Dessins de Louise Drulhe*





Le soulignement renvoie  
au lexique en fin d'ouvrage.

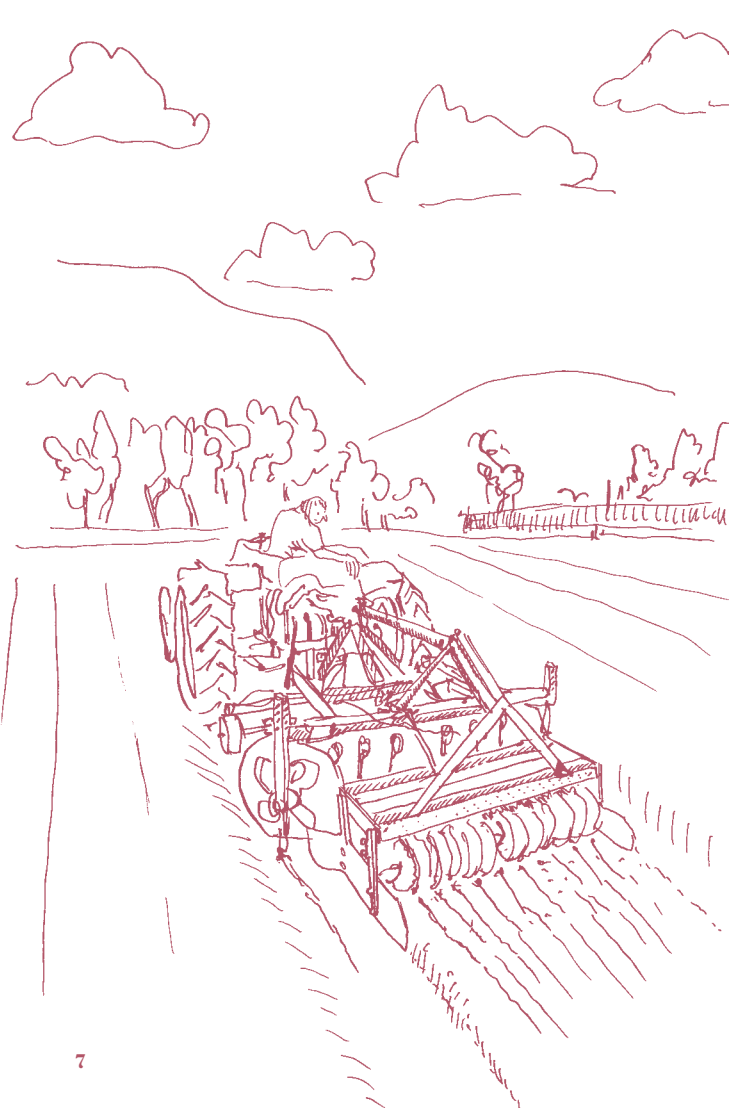
# L'Atelier Paysan

L'agriculture qui se développe depuis un demi-siècle, intensive et industrielle, montre aujourd'hui des limites de plus en plus nombreuses : la chimie utilisée dans les champs (engrais, pesticides) dégrade la biodiversité et engendre des maladies chez les cultivateurs et les consommateurs ; le perfectionnement des machines et leur coût croissant est source de surendettement ; la productivité a permis une alimentation certes plus abondante mais aux qualités nutritives appauvries. Face à ces symptômes alarmants, les initiatives se multiplient à travers le monde pour déployer des formes locales et alternatives d'agriculture.

L'Atelier Paysan est une coopérative qui a vu le jour en 2009 en France afin de mettre en place une agriculture de proximité, résiliente et écologique sur de petites surfaces. Pour atteindre cet objectif, la structure s'attache à valoriser l'inventivité des savoirs paysans et l'autonomie des agriculteurs

par la réappropriation de leurs outils de travail. Elle porte un regard renouvelé sur l'innovation, pensée non pas de manière hors-sol mais en réponse à des besoins réels et des pratiques de terrain qui évoluent.

Dès ses débuts, l'Atelier Paysan s'est inscrit dans le courant de la « souveraineté technologique » qui promeut l'autonomie vis-à-vis de la technique, qu'il s'agisse de logiciels, d'ordinateurs ou de machines. Ce concept invite à imaginer et fabriquer des technologies pensées pour les humains, respectueuses de l'environnement et émancipatrices politiquement. Dans une approche ouverte et décloisonnante, réunissant agriculteurs et ingénieurs, l'Atelier Paysan accompagne les producteurs à mettre en place des solutions libres et sur mesure tout en recréant une communauté de liens, d'échanges et de pratiques. C'est l'histoire que raconte ce manuel, celle d'une aventure qui aborde l'agriculture comme un commun à soigner et perpétuer.







## Récit

À l'évocation de ce souvenir, Fabrice Clerc et Joseph Templier, les fondateurs de l'Atelier Paysan se marrent encore. En 2015, la société coopérative d'autoconstruction agricole participe au salon Tech et Bio, à Bourg-les-Valence, dans la Drôme.

« Autour de nous, une centaine d'exposants avec des engins plus rutilants les uns que les autres, se remémore Joseph Templier. Nous, nous avons glané des machines sur les fermes qui avaient construit leurs propres outils. Elles étaient toutes rouillées, terreuses, brutes de champ. Comme ce sont des machines qui vivent, personne n'avait pris le temps de les peindre. Notre stand était constitué d'un gros tas de rouille ! Mais les agriculteurs s'y reconnaissaient. Tous ces outils disparates interpellaient le public. Nous avons eu un succès fou ! »

Derrière l'anecdote, apparaît une préoccupation de fond de l'Atelier Paysan : comment modifier l'imaginaire paysan lié à la machine agricole ? Synonyme de modernité et d'émancipation pour les travailleurs des champs, la machine agricole a connu un essor fulgurant au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Depuis, les industriels de l'agroéquipement se livrent à un marketing implacable pour promouvoir leurs engins auprès de tous les publics du milieu.

« Souvent, sur les murs des lycées agricoles sont accrochés des posters de tracteurs étincelants, fournis par les grands constructeurs. L'imaginaire des agriculteurs est colonisé dès le début », déplore Fabrice Clerc.

Toujours plus puissantes, sophistiquées et onéreuses, ces machines se sont imposées, au fil du temps, comme des marqueurs de réussite et de richesse.

« Le problème est que, si ces affiches constituent le seul horizon désirable pour les jeunes cerveaux en formation, l'acte

d'achat d'une machine sera guidé par une pulsion irrationnelle et non une réflexion fine sur les besoins techniques et agronomiques d'une ferme, regrette-t-il. Pour envisager un changement de modèle de production, il faudrait commencer par questionner ces représentations et, sans doute, apprendre à se détacher du rutilant.»

Au-delà du projet technique de l'Atelier Paysan se dessine ainsi un projet politique car derrière les représentations liées à la machine agricole, c'est, bien sûr, toujours, la place du paysan qui est interrogée.



# Chapitre 1

## Comment tout a commencé

C'est à Renage, en Isère, près de Grenoble, que l'Atelier Paysan a établi ses bureaux en 2013. Le décor est celui d'une papeterie désaffectée nichée sur l'une des rives de la Fure, rivière abondante et capricieuse, autrefois surnommée « la furieuse ». Aux siècles passés, l'étroite vallée abritait nombre de taillanderies, de forges et d'aciéries.

Un peu du métal produit servait alors déjà à fabriquer des outils pour l'agriculture. Aujourd'hui la plupart des usines ont fermé et le passé industriel de la vallée n'est plus qu'un souvenir.

À Renage pourtant, le chant de l'acier résonne encore. Les vastes hangars abritent désormais les machines et la ferraille utilisées lors des formations au travail du métal.

Certaines se déroulent dans les locaux de la coopérative. La plupart sont organisées en régions dans des lycées agricoles, des maisons familiales et rurales ou, le plus souvent, directement dans des fermes prêtes

à accueillir le stage. Toutes ont lieu entre l'automne et l'hiver, lorsque les champs sont au repos.

Sur les grandes plateformes bétonnées, cinq camions, sortes d'ateliers mobiles, sont prêts à partir. Ils sont entièrement équipés pour la mise en place des travaux pratiques des formations. Établis, perceuses lourdes, scies à ruban, tronçonneuses, meuleuses, postes à souder, serre-joints, boulons, forêts, visserie... Rien ne doit manquer afin de permettre aux novices comme aux bricoleurs expérimentés de profiter des formations.

Elles regroupent à chaque session une dizaine de personnes pour des stages allant d'une journée à deux semaines. À raison de dizaines de sessions par an depuis dix ans, la coopérative a déjà formé près de 2 000 paysans et paysannes aux joies de l'autoconstruction.

Jeunes en reconversion professionnelle, agriculteurs confirmés, bricoleurs débutants, autoconstructeurs chevronnés... Les profils des stagiaires sont divers. Et leurs attentes variées. Certains cherchent à faciliter une installation coûteuse en machines et éviter



le surendettement, d'autres visent l'autonomie totale en maîtrisant leurs outils de A à Z quand d'autres encore souhaitent affiner leur connaissance technique des outils qu'ils pratiquent au quotidien.

Dans le bâtiment principal, les bureaux accueillent 17 salariés (20 au total avec une antenne dans le Morbihan et un poste basé dans le Minervois) et 3 membres de la gérance. Une équipe répartie entre technique (ingénieurs, architectes, logisticiens) et développement (chargés de vulgarisation, animateurs de formations...) organise la vie de cette ruche dynamique et inventive.

Si les machines sont conçues dans les champs avec des collectifs de paysans, c'est ici qu'elles sont mises en plan et éditées sur le site de l'Atelier de manière à être partagées à tous.

Pour des raisons historiques, la plupart servent au travail du sol ou à l'entretien des cultures.

Elles peuvent être manuelles, attelées à un tracteur ou même adaptées à la traction animale. Depuis quelques années, la gamme d'outils s'est élargie au bâti agricole (poulaillers, hangars en grumes, serres mobiles) et à la transformation alimentaire. La conception d'un abattoir mobile



pour petits ruminants est ainsi à l'étude. Après les nombreux scandales de maltraitance animale, la loi agriculture et alimentation (EGalim), entrée en vigueur en mai 2019, encourage et accompagne ce type d'expérimentations, menées conjointement avec le syndicat agricole de la Confédération paysanne.

L'Atelier Paysan est autofinancé à 60 %, via les formations qu'il propose et son activité d'approvisionnement des autoconstructeurs en matériel (métal, accessoires agricoles et pièces mécaniques). Financements public et privé (contributions directes et dons) complètent le dispositif.

### ***La naissance de l'aventure***

« Il est des rencontres fertiles qui valent bien des aurores » écrivait dans un mélange d'admiration intellectuelle et de tendresse le poète René Char à son cher Albert Camus. Ainsi en va de l'amitié qui, au tournant des années 2010, a réuni Fabrice Clerc et Joseph Templier et permis à l'Atelier Paysan de voir le jour. L'aventure démarre « en bout de champ », sur la ferme de Joseph Templier,

Les Jardins du Temple, à Saint-Blaise-du-Buis dans la Drôme. Le maraîcher, qui cultive en bio depuis toujours, est un as de la « bidouille ». Né les bottes aux pieds, il a toujours bricolé les machines sur la ferme de ses parents. Ces derniers, arboriculteurs bretons, pratiquaient une agriculture conventionnelle.

« Très content de la panacée chimique, mon père a utilisé toutes les saloperies du monde sur ses arbres, décrit Joseph Templier, jusqu'au jour où, atteint de la maladie de Parkinson, il s'est rendu compte qu'il avait bouffé de la merde plus souvent qu'à son tour. »

La maladie est un électrochoc : toute la famille devient écolo et passe au bio. Quelques années plus tard, sur ses terres du pays voironnais, le jeune homme devenu maraîcher ne cesse de s'interroger sur ses pratiques. Faisant le constat – comme d'autres collègues – d'une fatigue et d'une érosion de son sol, il adopte, dès la fin des années 1990, une technique agronomique alternative pratiquée outre-Rhin : la culture en planches permanentes.

« La vie du sol, son tassement, son entretien et sa fertilité sont des questions primordiales pour développer une agriculture bio durable, souligne Joseph Templier. Nous nous étions aperçus que notre terre était traumatisée par les labours successifs. La pratique des planches permanentes nous est apparue comme la solution permettant de préserver l'espace de culture en faisant passer les roues des machines toujours aux mêmes endroits. »

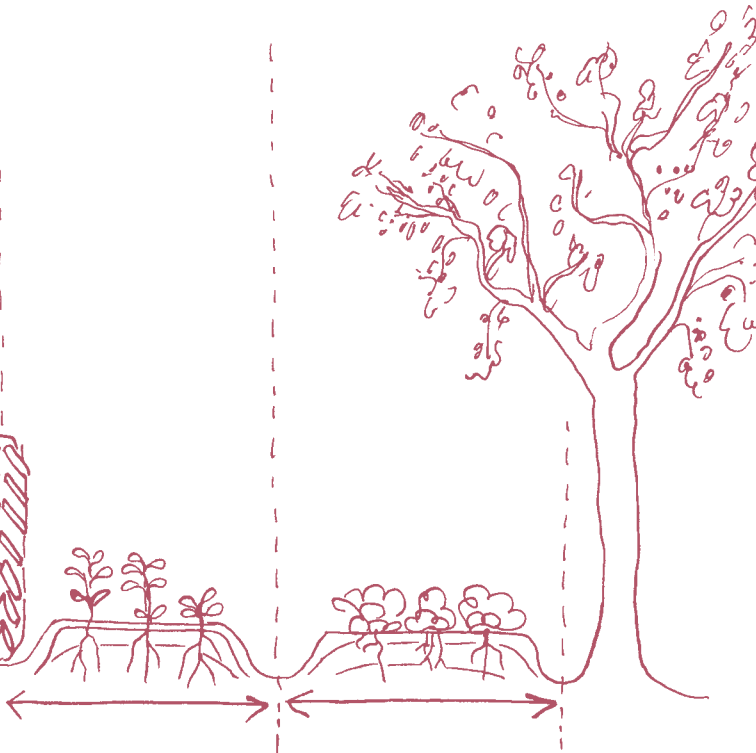
Problème : les machines se prêtant à l'expérimentation de cette technique n'existent pas dans le commerce. Joseph et ses associés du GAEC des Jardins du Temple, se lancent alors dans la conception et la fabrication d'une gamme d'outils adaptés. Ainsi naissent le vibroplanche, le cultibutte et la butteuse à planche, devenus, depuis, le triptyque d'outils star de la panoplie de l'Atelier Paysan. Ainsi équipée, la ferme des Jardins du Temple devient en France un lieu en pointe du maraîchage diversifié.

# LE PRINCIPE DES



PASSAGE DES

# PLANCHES PERMANENTES

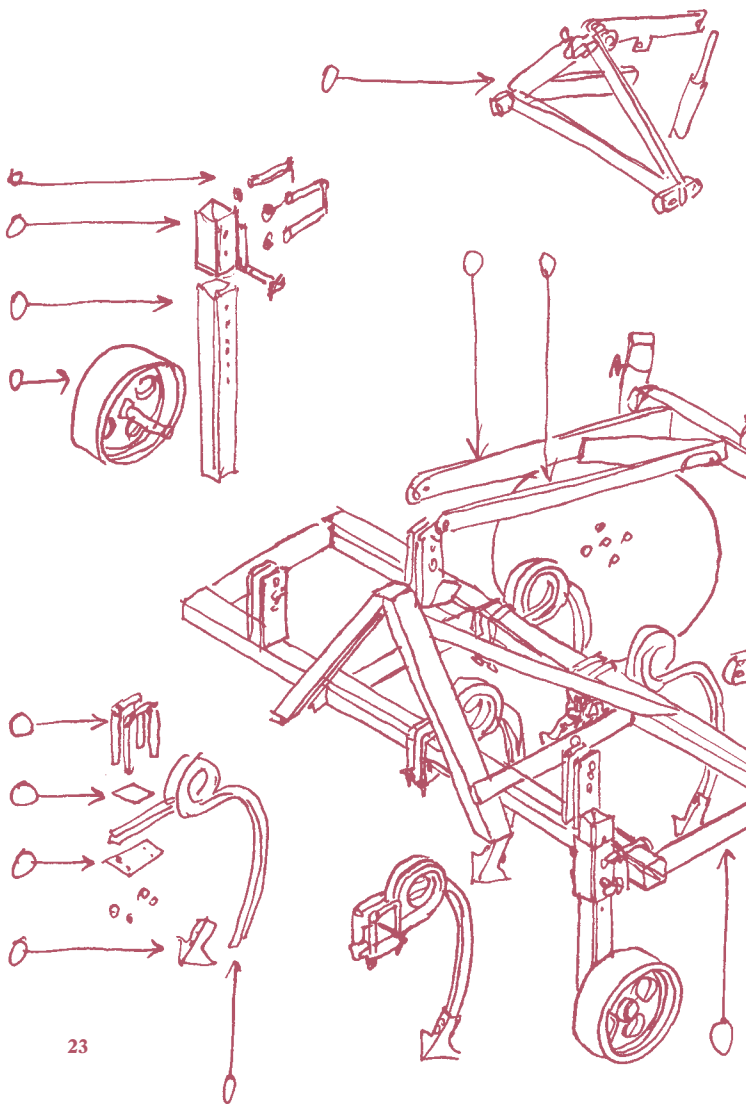


ROUES IDENTIQUE

De nombreux apprentis y passent quelques mois ou quelques années comme salariés pour se former avant de monter leur propre exploitation. « Ils disaient à Joseph: ‘j’ai tout appris chez toi, mais les machines, elles ne sont qu’ici’ », pointe Fabrice Clerc. Ce dernier, ingénieur agricole de formation est alors technicien en maraîchage pour l’ADABio, une association de promotion de l’agriculture biologique dans le Sud-Est. En contact avec des dizaines de maraîchers de la région, il comprend que la ferme des Jardins du Temple fait des émules. Discussions après discussions, les deux hommes se demandent comment faire pour permettre à d’autres agriculteurs d’avoir accès à ces machines.

« Pour qu’elles soient dupliquées, il nous fallait les mettre en plan, les diffuser et former les agriculteurs à leur fabrication », explique-t-il. L’idée d’éditer un guide de l’autoconstruction germe alors. Publié en 2012, il fait office de manifeste de ce qui deviendra l’Atelier Paysan.

Depuis 2014, la structure réunit, au sein d’une Société Coopérative d’Intérêt Collectif (SCIC), des salariés, des agriculteurs, des partenaires



techniques et institutionnels ainsi que des structures de développement agricole.

### ***Colporteurs d'idées***

Au cœur des convictions de l'Atelier Paysan se trouve la certitude que les innovations sont partout, dans toutes les fermes où des agriculteurs bricolent, réparent, transforment, créent et ajustent leurs machines. Pour faire vivre ce génie paysan et lutter contre le repli sur soi, la coopérative organise régulièrement des campagnes de « recensement des innovations paysannes ».

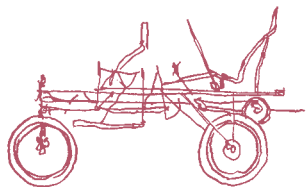
« Quand j'étais gamin, se souvient Joseph Templier, sur la ferme de mes parents, nous voyions passer les rémouleurs ou des paysans des alentours qui se réunissaient autour de la batteuse au moment de la récolte. Ce travail en communauté et ce va-et-vient étaient un excellent moyen de diffusion des techniques. On entendait dire qu'un tel avait fait ceci ou cela sur sa ferme et que ça marchait bien. Depuis l'âge de pierre, les innovations se transmettent. »



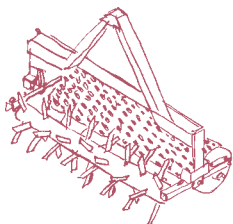
S'inspirant de cette démarche de colportage, les membres de l'Atelier Paysan se déplacent régulièrement dans les régions françaises à la recherche de nouvelles techniques à mettre en partage. Ces traques sont souvent thématiques. Elles concernent toutes les filières de production (maraîchage, élevage, viticulture, oléiculture, castanéiculture...) et se penchent aussi bien sur les outils que sur les bâtiments agricoles. En 2018, Charles Demaret, alors volontaire en service civique, puis salarié à l'Atelier Paysan, a réalisé l'une de ces campagnes. Agronome et brasseur de formation, il s'est intéressé aux innovations dans le secteur de la brasserie.

« Dans ce domaine, j'avais rarement vu des paysans qui font tout, du grain à la bouteille. L'idée était donc de voir si certains construisaient leur propre machine. »

Comme à chaque tournée de recensement, ces visites, fructueuses, ont donné lieu à une restitution sous forme de chroniques illustrées de photos et de vidéos. Ces textes, consultables par tous sur le forum en ligne de l'Atelier Paysan,



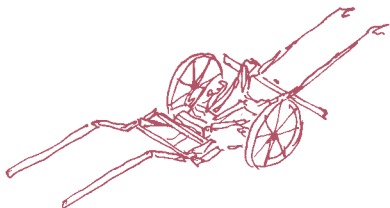
AGGROZOUK



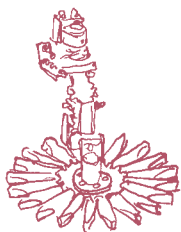
ROULEAU FAKIR



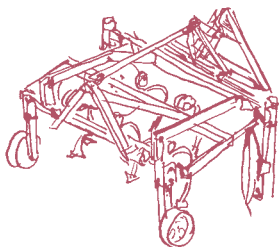
BINEUSE NÉO-PLANET



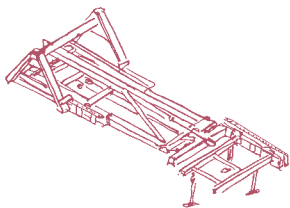
NÉO-BÛCHER



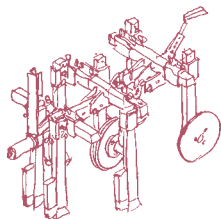
ÉTOILE DE BOUDIBINAGE



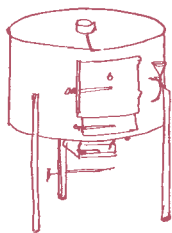
CULTIBUTTE



OUTIL SANDWICH  
ARBORICULTURE



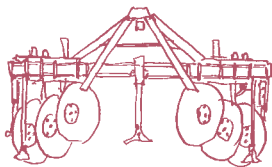
SEMOIR VITICOLE



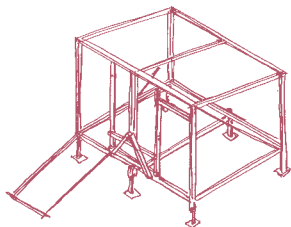
FOUR À PAIN



HOUE MARAÎCHÈRE



BUTTEUSE À PLANCHE



CABANE À COCHONS

ont été ensuite publiés dans un livret intitulé « Du champ à la chope ». L'ouvrage rejoindra la série de manuels édités par la coopérative et regroupés sous le nom de « Petite bibliothèque paysanne ». « Une littérature de colportage », comme aime la qualifier Joseph Templier.

Souvent, le travail de recensement s'arrête là. Les trouvailles paysannes, qui répondent à un défi technique ou améliorent l'ergonomie d'un outil, viennent alors grossir les rangs des centaines de fiches techniques déjà partagées sur le forum. « Dérouleuse pour buttes de fraise », « décortiqueur d'épeautre », « séchoir pour plantes à parfum » sont quelques exemples de ces savantes bidouilles. L'Atelier Paysan, via son forum collaboratif, où les retours d'expériences et les questionnements sont légion, joue alors un rôle de passeur et d'animateur d'une communauté agricole bien vivante, créative et ingénieuse. Il arrive que les collecteurs d'innovations paysannes tombent sur de véritables « bijoux ». « Des outils qui sont tellement intéressants d'un point de vue agronomique qu'on décide d'aller plus loin », explique Fabrice Clerc.

Ces découvertes donnent alors lieu à des mises en plan réalisées par les ingénieurs de l'Atelier Paysan. Dans ce cas, les outils sont pensés de manière à être reproductibles à partir de matériaux que chacun peut facilement se procurer dans le commerce. D'autres fois, ce sont les agriculteurs eux-mêmes qui contactent la coopérative pour faire part d'une impasse technologique et demander de l'aide pour concevoir un outil.

« Nous précisons toujours que ce doit être une machine destinée à l'agriculture que nous portons, biologique et à taille humaine, souligne Fabrice Clerc. Elle doit aussi être reproductible par les techniques d'autoconstruction et à la fin du processus, ses plans doivent apparaître en open source sur notre site. »

Lorsque le groupe s'est mis d'accord sur la philosophie générale du projet, le travail de conception de la machine peut commencer. Pour autant, pas question pour les ingénieurs de l'Atelier Paysan de dispenser leur savoir-faire technique façon « La machine agricole pour

les nuls ». Pour la coopérative, le but n'est pas de délivrer verticalement un savoir issu d'une élite experte et technicienne. À chaque étape, au contraire, le groupe d'agriculteurs est associé au projet, depuis l'élaboration du cahier des charges de l'outil jusqu'à son prototypage, sa fabrication et les réglages « en champ » qui l'accompagnent.

« On en profite pour former les gens aux techniques de l'autoconstruction. L'idée est toujours d'accompagner les paysans vers plus d'autonomie », insiste Fabrice Clerc.

À ce jour, une centaine de machines ont été mises en plan par la société coopérative, certaines étant en cours de publication.







## Chapitre 2

# Témoignages de paysans

**Aude Ouvrard**, 36 ans, installée depuis janvier 2015, en maraîchage à Loperhet (Finistère).

Dans une autre vie, Aude conseillait et accompagnait les professionnels dans la création de leur entreprise. En 2012, elle saute le pas et reprend le bail et les installations d'un producteur de fraises du Finistère avec la ferme intention de se lancer dans la culture maraîchère biologique. À l'hiver 2014-2015, elle participe à trois formations de cinq jours organisées par l'Atelier Paysan. Elle en repart avec les trois outils phares de la coopérative : butteuse, cultibutte et vibroplanche.

« Quand je suis arrivée sur ce qui allait devenir mon terrain, j'ai soulevé la bâche qui recouvrait les sols des serres. La terre était grise, abîmée par quinze années de culture hors-sol. J'ai immédiatement fait établir un profil sur les trente premiers

centimètres. Il n'y avait plus rien, ni ver de terre, ni racine. Plus aucune vie. Cela m'a secouée à un point tel que je me suis sérieusement posé la question de la pertinence de m'installer à cet endroit. Avant de planter quoi que ce soit, il fallait régénérer le sol. Décompactation, arrosage... Six mois plus tard, la production de légumes était correcte. J'ai ensuite décidé de travailler sur planches permanentes car c'est une approche plus respectueuse des sols. Je me suis alors tournée vers l'Atelier Paysan pour réaliser le trio d'outils nécessaire à ce type d'agronomie. Dotées de dents, ces machines m'ont permis d'ameublir la terre sans la travailler trop en profondeur. Cette manière de faire n'est qu'une étape pour moi. À terme, dans l'idéal, j'aimerais ne plus la travailler du tout et faire du maraîchage sur sol vivant. C'est un sacré défi. Heureusement, les réseaux tissés au gré des stages de l'Atelier Paysan me permettent d'échanger sur ces nouvelles pratiques. Les retours d'expérience sont également très utiles car les outils évoluent et doivent être adaptés

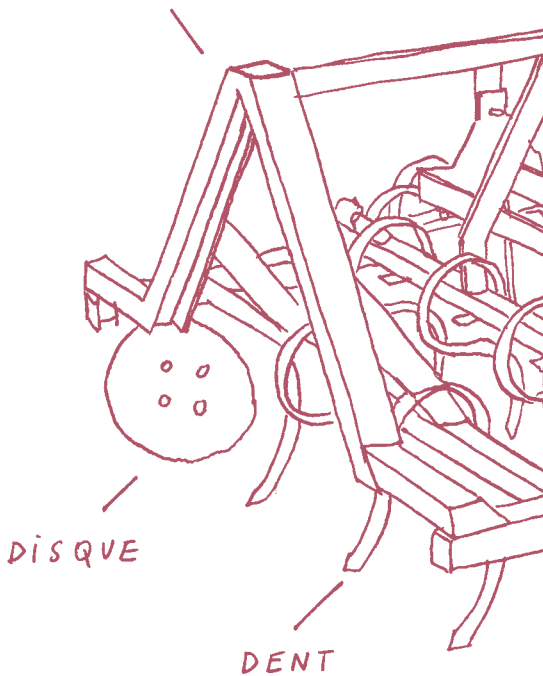
aux modes de culture de chacun. Quand tu es dans une impasse technique, il y a toujours un interlocuteur pour répondre à tes interrogations. C'est précieux. Moi qui ne venais pas du tout du milieu agricole, j'ai aussi beaucoup apprécié cette ambition d'éducation populaire visant à permettre à des maraîchers novices comme moi de nous approprier des techniques et des savoir-faire traditionnels en agriculture comme la soudure, mis au service de pratiques respectueuses de l'environnement comme le travail minimal du sol.»

Aude commercialise sa production dans un magasin de producteurs, une Biocoop, un restaurant gastronomique et sous la forme de paniers d'AMAP.

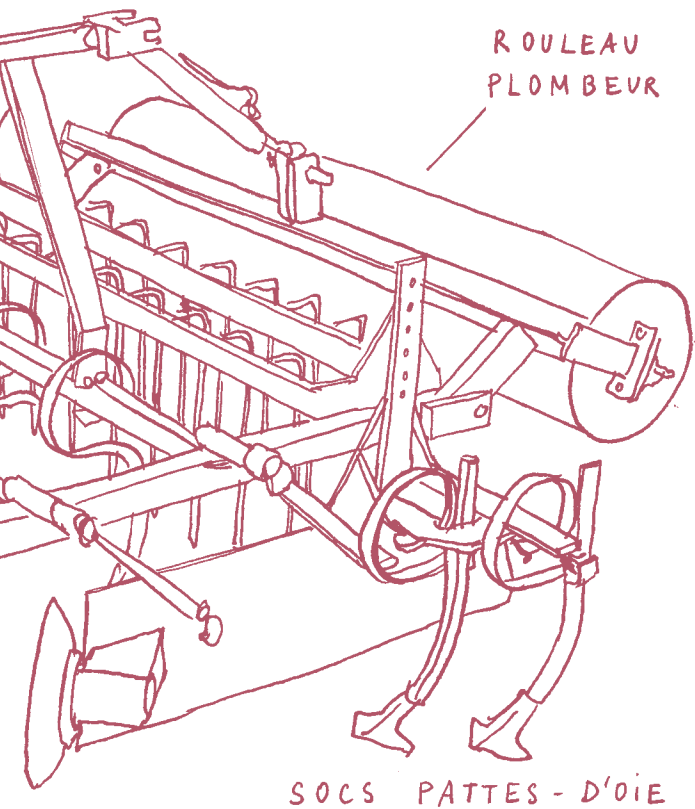
**Adrien Cochet**, 32 ans, maraîcher à la ferme  
Les Jardins épicés à Herbeys (Isère).

Né dans une famille d'agriculteurs isérois, Adrien Cochet se destinait à la conduite de troupeaux laitiers. Après une expérience en maraîchage, il décide de se lancer dans

TRIANGLE D'ATTELAGE



LE VIBROPLANCHE



la production de légumes bio. Aujourd'hui, ils sont quatre associés et quatre salariés en saison à travailler au sein du GAEC Les Jardins épicés. Au cœur de leurs réflexions : la pratique d'une agriculture respectueuse des sols, de l'environnement... et de leur vie personnelle.

« J'ai toujours travaillé en bio. Au tout début, j'avais une pratique du sol assez classique. J'utilisais la charrue pour labourer et je préparais toute la surface de la parcelle. Le problème est qu'elle restait à nu une bonne partie de l'année. J'étais convaincu que ce n'était pas une pratique durable car le sol n'était pas protégé ni nourri sur une longue période. Si le printemps était un peu trop humide, ma terre se gorgeait tellement en eau que je perdais des cultures. J'avais entendu parler de la technique en planches permanentes et des engrais verts, expérimentés depuis de longues années par Joseph Templier, dans sa ferme, mais je ne parvenais pas à le mettre en place chez moi. Les outils avec lesquels je travaillais ne le permettaient pas. Le triptyque qu'avait créé Joseph (cultibutte, butteuse à planche

et vibroplanche) n'existait pas dans le commerce. Il fallait donc les fabriquer. C'est ce qui a déclenché mon envie de participer aux formations de l'Atelier. Ça et le besoin de m'améliorer aux techniques de la soudure. Finalement, le plus grand bénéfice de ces stages, outre le fait que tu repars avec ton engin qui t'a coûté autour de 2 000 €, c'est-à-dire beaucoup moins cher que dans le commerce, c'est que tu acquiers une véritable compétence technique qui te fait ensuite gagner en autonomie. Quand je suis revenu avec mon vibroplanche dans ma ferme, j'ai un peu déchanté. Rien ne fonctionnait comme je voulais. Il n'était pas exactement adapté à mon sol. J'ai donc dû faire deux ou trois modifications, combiner les éléments d'un autre outil et aujourd'hui, c'est une machine de guerre. Si je n'avais pas fait ce stage, je n'aurais pas eu le savoir-faire et la capacité de me lancer dans un tel chantier. L'autoconstruction nous a permis un gain d'ergonomie et d'efficacité sur la ferme. Les bienfaits de tout ce processus, c'est qu'aujourd'hui, je me verse un salaire correct sans me tuer à la tâche.

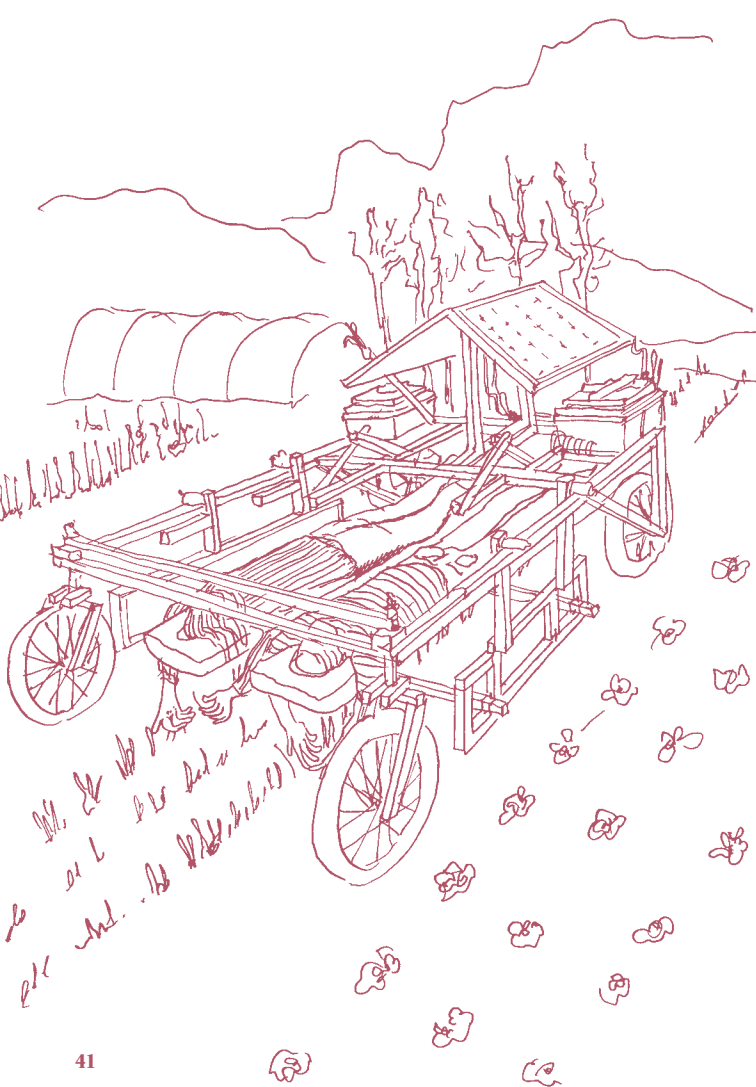
Grâce à l'association avec mes trois collègues, j'ai même réussi à diminuer mon temps de travail sur la ferme, pour mener à bien des activités plus personnelles. »

Adrien vend ses fruits et légumes sur un marché et dans un magasin de producteurs dont son GAEC est associé. Une petite partie de sa production est achetée par Manger Bio Isère, une association approvisionnant la restauration collective (établissements scolaires, cuisines centrales, centres de loisirs ou restaurants d'entreprise).

**Romuald Botte**, 37 ans, maraîcher à Hantay (Nord), depuis 2008.

Après avoir enchaîné les petits boulots, Romuald découvre sa vocation en travaillant dans une ferme. En 2013, il entend parler de l'Atelier Paysan et décide de rassembler un groupe d'agriculteurs motivés pour bénéficier des formations dispensées par la coopérative. Depuis, en lien avec les ingénieurs de l'Atelier et ses collègues, il a participé à la conception d'une machine appelée la « Chtit-bine » permettant au paysan de désherber... assis ou couché.





«J'ai tout de suite été attiré par la philosophie de l'Atelier Paysan. On ne te vend pas seulement une formation ou une machine, mais aussi une approche où tout au long de la durée de vie de ton outil tu es en capacité de le modifier, de l'adapter et d'être accompagné dans ces chantiers. Je bricolais déjà pas mal, mais j'avais une confiance relative dans mon travail du métal. Par exemple, je doublais toutes mes soudures par du boulonnage. Après la formation, je me suis aperçu que je ne me débrouillais pas mal. Ça m'a donné confiance en moi et j'ai revendu quasiment toutes les machines que j'avais achetées dans le commerce. Depuis que je suis passé en planches permanentes, grâce aux outils autoconstruits, j'ai calculé que ma consommation de gasoil avait diminué en moyenne de 30 % par an. Les outils sont moins lourds mais surtout le sol est plus vivant donc plus facile à travailler. Je suis aussi beaucoup plus efficace et gagne un temps précieux. Quand je suis sorti de formation et que je suis rentré à la ferme avec l'outil que j'avais moi-même conçu, j'avoue que j'étais fier.

On part de morceaux de ferraille les plus basiques qui soient et on arrive à un outil agricole qui fait un travail équivalent à une machine qu'on paierait 6 ou 7 000€ chez un concessionnaire. L'autre grand avantage, c'est de pouvoir adapter sa machine à sa pratique agricole, selon les gabarits spécifiques de notre ferme. Rien à voir avec une machine achetée, à laquelle on doit se plier. Et en plus, elle est réglable, réparable et modifiable. La mienne est restée une semaine devant le hangar. Dès qu'un client venait, je ne pouvais m'empêcher de lui dire : 'Vous avez vu ? Je suis parti une semaine mais voilà ce qui a été fait.' C'était très valorisant. Pour la Chtit-bine, ça a atteint un niveau encore supérieur parce que nous sommes partis d'une page blanche et de croquis rudimentaires pour se demander ce qu'on voulait voir émerger exactement. Il faut bien réfléchir à tous les tenants et les aboutissants. C'était très prenant et presque euphorisant de participer à cette intelligence collective.»

Romuald commercialise toutes ses productions en contrats AMAP.



# Chapitre 3

## Élargir le champ des communs

### *Vers une indépendance technologique*

Rendre les paysans toujours plus autonomes et leur permettre de retrouver une souveraineté technologique : voilà les deux horizons à atteindre selon l'Atelier Paysan. Par ses actions de formation et d'accompagnement à l'autoconstruction de machines et de bâtiments agricoles, la coopérative agit sur deux tableaux : la réappropriation d'un savoir-faire technique et l'autonomisation vis-à-vis du secteur financier notamment. Moins l'équipement coûte cher, moins il est nécessaire de s'endetter pour l'acquérir et d'augmenter ses rendements pour l'amortir.

« Au niveau du coût, nos machines sont trois à quatre fois moins chères pour une efficacité égale ou supérieure à celles du commerce, précise Fabrice Clerc. En France, l'investissement en machines ou en bâtis est un des facteurs expliquant

qu'une grande proportion des fermes vivent sous le seuil de pauvreté. Alors que d'autres stratégies peuvent être mises en place pour éviter d'acheter toujours plus. »

Derrière l'idée de la réappropriation des moyens techniques de production, c'est bien du changement d'un modèle agricole à bout de souffle – économiquement et écologiquement – dont il s'agit.

Drones, robots de traite, capteurs...

Qu'en est-il de ces engins connectés qui, depuis quelques années, fleurissent dans les fermes ? Vantés par les équipementiers comme des outils permettant à l'agriculteur de gagner en temps et en confort, ces nouvelles technologies suscitent la méfiance au sein de l'Atelier Paysan.

Julien Reynier, ancien chargé de développement de la coopérative, aujourd'hui sociétaire et titulaire d'un CAPES d'histoire, s'interroge sur la pertinence d'externaliser toujours plus la gestion des fermes.

« Si l'idée est de conduire le paysan à abandonner encore un peu sa sensibilité et sa capacité à raisonner pour la transférer au robot, alors le calcul n'est pas bon. L'idée est de toujours se demander : 'Quels sont mes besoins et de quels outils je m'équipe pour y répondre?'. Il s'agit ensuite d'évaluer les conséquences de l'utilisation de ces machines sur la manière dont je produis et mon degré d'autonomie vis-à-vis d'elles. C'est fondamental. On peut pratiquer une agriculture très intelligente grâce à des technologies frugales qui ne demandent pas d'investissements considérables, ni une puissance de calcul démesurée. »

Joseph Templier, fondateur et cogérant de l'Atelier Paysan tient à préciser :

« Nous nous inscrivons en réaction à un système qui propose des machines de plus en plus chères, de plus en plus sophistiquées et de plus en plus puissantes. Pour autant, l'Atelier Paysan n'est pas technophobe mais techno-critique. D'ailleurs, nous proposons

depuis deux ans des formations autour de l'électronique pour répondre à des besoins tels que la régulation climatique des serres, l'ouverture du poulailler ou la gestion d'une clôture électrifiée. À chacun de voir ensuite si ces technologies, issues de réalisations paysannes et transposables, facilitent la vie et le travail de ceux qui les utilisent. »

***De paysan à paysan (P2P):  
un savoir-faire en accès libre***

« Il est des choses qui n'appartiennent à personne et dont l'usage est commun à tous », inscrit l'Atelier Paysan en exergue de son site, citant le premier alinéa de l'article 714 du Code civil. Pour la coopérative iséroise, les machines agricoles et le savoir-faire technique qui les accompagnent n'auraient jamais dû sortir de ce champ-là.

« Au lieu de ça, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, on a assisté à une véritable confiscation des technologies agricoles par les grands industriels du secteur, dénonce Fabrice Clerc. Les paysans sont devenus,



peu à peu, non plus des cultivateurs mais des ouvriers utilisant des moyens de production qui leur étaient imposés. Avec pour conséquence que les terres sur lesquelles sont implantées les fermes ne sont plus des communs de production de notre alimentation mais des mines à ciel ouvert, exploitées dans le but de produire toujours plus de volume. »

En réaction à cette évolution et dans un souci d'égal accès à la connaissance, l'Atelier Paysan diffuse des machines sous licence libre. Leurs plans finalisés sont disponibles en téléchargement sous la licence Creative Commons By-NC. Ce type de licence autorise chacun à partager, copier, distribuer, adapter ou transformer une œuvre, sous réserve de l'attribuer à son auteur en citant son nom, de rendre public tout changement et de l'utiliser de manière non commerciale.

« Le 'libre' n'est pas une fin en soi, tient à préciser Fabrice Clerc. Il est un moyen de promouvoir une approche paysanne technocritique, libre et ouverte pour des technologies



paysannes vraiment appropriées car il n'est point de souveraineté alimentaire des populations sans souveraineté technologique des paysans. »

La licence Creative Commons By-NC protège aussi l'objet d'appropriation malveillante de la part d'industriels peu scrupuleux. Personne ne peut ainsi breveter une innovation que l'Atelier Paysan aurait contribué à verser au pot commun.

« Avons-nous réellement quelque chose à craindre ? s'interroge Joseph Templier. Moi je ne vois pas d'inconvénient majeur à ce qu'un acteur privé s'approprie nos idées. Il ferait ses ajouts et contribuerait à perfectionner ces machines. »

Au sein de l'Atelier Paysan, l'idée ne fait pas consensus immédiat.

« Pourtant, ajoute-t-il, les machines sont toutes inspirées de ce qu'ont fait les agriculteurs. Même les énormes engins sont des évolutions de la bidouille paysanne. »



## Conclusion

En exergue de l'une de leurs brochures, l'Atelier Paysan a inscrit avec humour le slogan suivant : « Amis bricoleurs, perdez vos complexes. N'oubliez pas que l'Arche de Noé a été construite par un amateur et le Titanic par des professionnels. » La plaisanterie reprend la conviction, très sérieuse pour la coopérative, que chaque paysan est un auto-concepteur en puissance. Pourtant, cette idée, aux origines mêmes de la création de la coopérative, pose à ses fondateurs un profond dilemme éthique et politique.

« Dans un monde idéal, où les produits agricoles seraient rétribués à leur juste valeur, nous ne devrions pas exister, admet sans détour Joseph Templier. Pas sous cette forme en tout cas. Il n'est pas normal que l'agriculteur, parce qu'il n'a pas les moyens de déléguer certains travaux, soit obligé, pour survivre, d'être tout à la fois, forgeron, électricien, charpentier et fabricant de machine. Il devrait, au contraire, pouvoir

prendre du temps pour lui, plutôt que d'être obligé, faute de moyens suffisants, de réaliser des travaux qu'un artisan pourrait faire à sa place. N'oublions pas qu'en France, plus de 30 % des fermes vivent sous le seuil de pauvreté.»

«Ce dont je rêve, appuie pour sa part Fabrice Clerc, c'est qu'existe à nouveau tout un cortège d'artisans ruraux – forgerons, ferronniers – qui contribuent à former une grande communauté paysanne. Les petits fabricants de machines et les travailleurs du métal ont, malheureusement, complètement disparu des villages. Ils constituaient pourtant, avec les paysans, un écosystème solidaire très fort. Dans le fond, c'est tout un tissu local et artisanal qu'il faut remettre sur pied, former et accompagner dans sa réappropriation d'une conception technologique vivante – puisque collective – et conviviale – puisque partagée.»

En attendant le retour sur le terrain de ces professionnels *low-tech*, l'Atelier Paysan

remplit ses missions et continue de transmettre savoirs et savoir-faire traditionnels, permettant une intense capacité d'innovation au quotidien, à toutes celles et ceux qui souhaitent se lancer sur la voie d'une agriculture participative, durable et responsable. Et Fabrice Clerc de glisser : « Les technologies paysannes doivent être vivantes, à l'image de celles et ceux qui les utilisent ! »





## RESSOURCES PRATIQUES

### Le progrès technique, au service de qui ?

En 1939, l'agriculture française comptait encore sur la force des hommes et sur celle des animaux – chevaux de trait et bœufs attelés. Le pays disposait alors seulement d'environ 35 000 tracteurs, pour une population agricole représentant plus du tiers de la population française. La Seconde Guerre mondiale rebat les cartes. L'Europe sort exsangue du conflit. La main-d'œuvre agricole manque cruellement et le risque de pénurie alimentaire guette le continent entier. Les pouvoirs publics vont alors engager une série d'actions visant à développer et moderniser l'agriculture française. Entre 1947 et 1951, le plan Marshall – officiellement appelé « Programme de rétablissement européen » – déferle sur l'Europe. Grâce aux aides américaines, les paysans français, seuls ou regroupés en collectifs, s'achètent leur premier tracteur. Les machines flambant neuves, construites de l'autre côté de l'Atlantique, inondent les campagnes françaises. Les petites et moyennes exploitations se convertissent à la motoculture et s'équipent en masse de machines de faible puissance. Une manne pour les Américains qui ont su reconvertir avec profit leur industrie de guerre. En 1957, cette course à la mécanisation atteint son paroxysme : plus de 100 000 tracteurs sont vendus cette année-là. Un record. Le tracteur véhicule l'image d'une agriculture moderne, moins pénible pour le travailleur des champs. En vingt ans, la traction animale va disparaître des campagnes françaises. Dans les années 1960, les ventes de machines diminuent, mais leur puissance augmente. Ces équipements de plus en plus coûteux doivent être amortis. Pour améliorer leurs rendements, les agriculteurs agrandissent les surfaces cultivées et investissent massivement dans les intrants (engrais chimiques et produits phytosanitaires). À mesure que les machines remplacent les bras, les paysages

agricoles se remodelent pour faire place à des exploitations toujours plus vastes sur lesquelles sont implantées des monocultures.

L'augmentation de la taille des surfaces et l'impératif de productivité réclamé par les pouvoirs publics incitent les agriculteurs à s'équiper de machines toujours plus sophistiquées et onéreuses. Pour faciliter l'achat de ces mastodontes, le gouvernement met en place des politiques fiscales (détaxes) et financières (crédits) favorables à la technicisation de l'agriculture.

S'équiper plus pour produire plus. Et à des prix toujours plus bas.

La France est entrée dans l'ère de l'agriculture intensive. Le paysan

– devenu « exploitant agricole » – n'a plus seulement pour

rôle de nourrir le pays – la France a atteint l'autosuffisance

alimentaire dès le milieu des années 1970 –, il doit aussi fournir

les marchés mondiaux. « L'agriculture est le pétrole vert de la

France » clame ainsi le président français Valéry Giscard d'Estaing

en 1978. En parallèle, l'agro-industrie, en particulier celle liée

à la transformation alimentaire, se développe et capte une part

croissante de la production agricole. La course à la productivité et

à l'agrandissement se poursuit donc. Et avec elle, la difficulté à

amortir des investissements en équipement toujours plus lourds.

En 2012, une étude du réseau comptable Cerfrance soulignait

que « malgré la baisse d'hectares cultivés et malgré la baisse d'actifs

agricoles (et par conséquent de chauffeurs potentiels), le nombre

de tracteurs vendus connaît une tendance haussière sur les vingt

dernières années. » L'organisme relevait par ailleurs « la montée

en puissance des tracteurs (en 2008, la puissance moyenne des

tracteurs standards immatriculés en France s'élève à 122 chevaux

DIN gagnant ainsi 15 chevaux en huit ans) et donc leur capacité

à tracter des matériels de plus en plus performants (charrues,

remorques, pulvérisateurs). »

Derrière cette surmécanisation, c'est bien sûr le rôle de l'agriculteur

sur sa ferme qui est en jeu. Depuis quelques années, l'arrivée

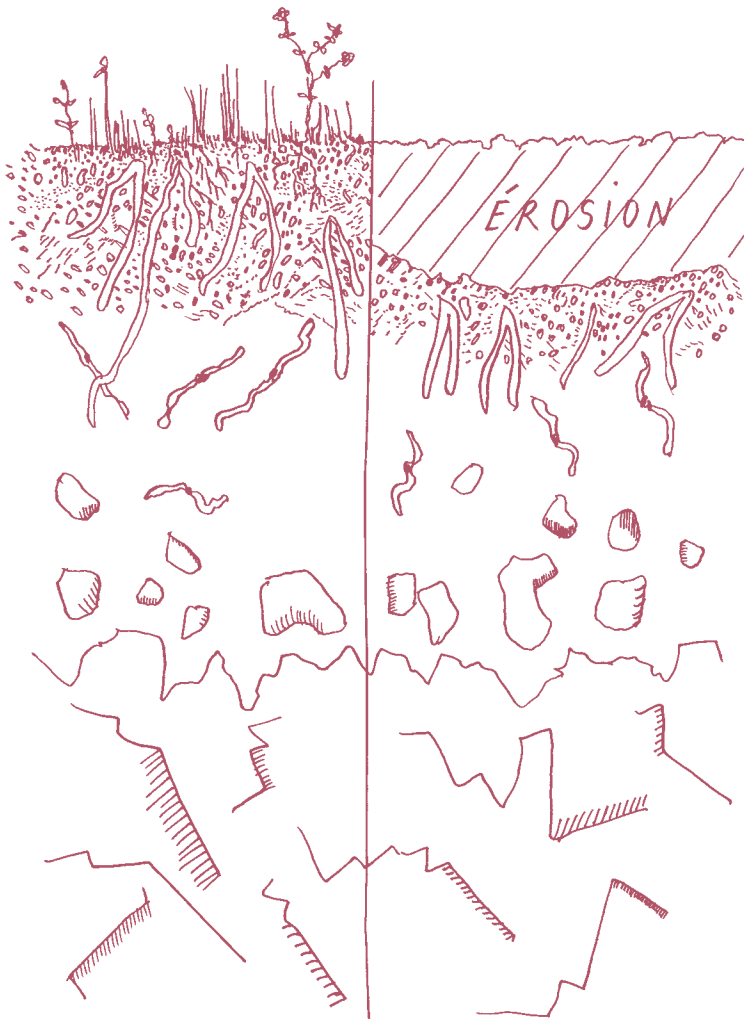
des nouvelles technologies – drones, capteurs, robots, GPS

connectés – constitue un nouveau défi pour le monde agricole.

Sur son site, l'Institut national pour la recherche agronomique (INRA) se réjouit du fait que « le numérique ouvre une nouvelle ère pour l'agriculture ». L'organisme – placé sous la double tutelle du ministère de l'Agriculture et celui de la Recherche – a été fondé en 1946 pour relever l'agriculture française et la propulser vers la modernité. Il est aujourd'hui, en France, l'un des fers de lance de cette nouvelle « agriculture de précision » promue pour faire face, notamment, aux défis environnementaux.

Si ces progrès techniques ont toujours été présentés comme des services rendus aux paysans, leur permettant de travailler moins dur et dans un meilleur confort, leur disparition progressive de la société et, pour certains, la difficulté à faire face à cette course effrénée au profit prouvent au contraire qu'ils ont perdu, peu à peu, le contrôle de leurs moyens de production.

Partout en France, à l'image de l'Atelier Paysan, fleurissent des initiatives visant à se réapproprier un savoir-faire confisqué et agir pour mettre en œuvre de pratiques agricoles plus durables.



## Le sol en agriculture biologique : un allié essentiel

Travailler ou ne pas travailler le sol ? Telle est la question en agriculture biologique. Longtemps, le labour, qui consiste à retourner une terre arable en vue d'y implanter des cultures, a été considéré comme une étape incontournable de la préparation des champs. Parmi les effets recherchés : l'ameublissement du sol pour permettre aux végétaux de s'y installer facilement, son aération pour favoriser la pénétration et la circulation de l'eau de pluie, l'incorporation de la matière organique contenue dans les couches plus profondes et l'enfouissement des « mauvaises herbes » – aussi appelées « adventices » dans le jargon.

Depuis quelques décennies, des agriculteurs remettent en cause ce dogme et s'interrogent sur les conséquences, à long terme, de cette pratique ancestrale. Chercheurs en agronomie et paysans se sont même aperçus que plus une terre était labourée, moins elle était stable et fertile. À force de passages, la charrue compacte le sol, perturbant ainsi sa perméabilité et la bonne circulation de l'eau et de l'air. De plus, elle met en péril l'équilibre des bactéries et des champignons qui se sont formés dans ses différentes strates. Ces micro-organismes ont pourtant un rôle essentiel dans la dégradation de la matière organique – amendements comme le fumier, pesticides et résidus de culture – mais aussi dans la structuration du sol et dans la mise à disposition de nutriment pour les plantes. Enfin, elle bouleverse la vie des vers, « premiers laboureurs de la terre » selon le naturaliste anglais Charles Darwin, en détruisant leurs galeries, si précieuses à son drainage. Au fond, pour certains agronomes, le labour perturberait la capacité du sol à s'auto-entretenir et favoriserait son érosion. Forts de ces constats, des agriculteurs ont mis en place des pratiques de culture plus respectueuses de sa structure et de son écosystème, fondées sur l'observation. La culture en planches permanentes en est une (le travail en « semis direct » en est une autre).

Elle consiste à monter des buttes le long desquelles la machine passera toujours au même endroit. Les zones de culture sont ainsi préservées de tout tassement.

Le cultibutte conçu par Joseph Templier et ses collègues permet de façonner et d'entretenir ces buttes en travaillant à des profondeurs qui ne brisent pas la structure du sol.

Le vibroplanche, lui, affine la terre avant les semis. Enfin, la butteuse à planche remplace la charrue pour l'enfouissement des « déchets de culture et des engrais verts ». Son travail reste très superficiel pour éviter les « semelles de labour » – des zones du sol compactées – provoquées par le passage d'outils plus lourds.

## LEXIQUE

### AMAP

Une Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne met en lien un groupe de consommateurs avec des producteurs – paysans, artisans – sur un territoire. Ils établissent ensemble un contrat qui définit les modalités selon lesquelles la production est distribuée : diversité, quantité et prix des produits, lieu et horaire de distribution. En payant leur part à l'avance, les consommateurs assurent un revenu au paysan. Le système de l'AMAP est un circuit court de distribution.

### Binage

Le binage consiste à gratter la terre autour d'une culture ou avant semis pour aérer, ameublir et rendre plus perméable la couche la plus superficielle du sol. L'opération permet de faciliter l'enracinement de la plante et élimine les mauvaises herbes. L'outil permettant de biner s'appelle la binette ou la houe.

### Culture en planches permanentes

La technique des planches permanentes consiste à monter des buttes de terre sur lesquelles seront plantées les cultures ou les engrais verts. Chaque butte est séparée par une zone dédiée au passage des roues des outils. L'espace de culture, qui reste le même d'une année sur l'autre, est ainsi préservé de tout tassement ou compaction.

### Éducation populaire

Ensemble de pratiques éducatives et culturelles qui visent l'amélioration du système social et politique, l'émancipation individuelle et collective et le développement de la capacité d'action. L'éducation populaire se pratique en dehors des cadres d'enseignement traditionnels et des institutions. Ce courant de pensée s'est développé à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Engrais vert

Les engrais verts sont des plantes cultivées pour améliorer la fertilité et la structure du sol. Elles sont semées à la volée puis fauchées, broyées ou recouvertes de paille pour ensuite être incorporées à la terre. Leur action est multiple : elles protègent le sol en étouffant les mauvaises herbes, améliorent sa perméabilité à l'air et à l'eau et fixent l'azote de l'air pour le rendre disponible aux plantes.

## GAEC

Le groupement agricole d'exploitation en commun est une société civile de personnes permettant à des agriculteurs associés la réalisation d'un travail en commun dans des conditions comparables à celles existant dans les exploitations de caractère familial. Ce modèle présente une fiscalité avantageuse et une valorisation du travail face au capital.

## Maraîchage sur sol vivant

Il consiste à cultiver une terre avec le minimum d'intervention pour préserver la vie du sol. Les traditionnelles étapes du bêchage, labourage et binage sont supprimées au profit du travail naturel des organismes vivants présents dans le sol. Pour y parvenir, les moyens utilisés sont l'utilisation de couvert végétal, un outillage adapté et peu invasif (manuel, mécanique ou à traction animale) et des pratiques qui favorisent la diversité de la faune et de la flore.

## Matériel libre ou « *open hardware* »

Matériel – machines, appareils ou tout autre dispositif physique – dont les plans ont été rendus publics de façon à ce qu'il puisse être reproduit, modifié, distribué et utilisé par tous. Le matériel libre s'accompagne de documentation, notamment de fichiers de conception.



**SCIC**

Une Société Coopérative d'Intérêt Collectif a pour objet, selon la loi de 2001 qui l'institue, « la production ou la fourniture de biens et de services d'intérêt collectif qui présentent un caractère d'utilité sociale. » Sa gestion est démocratique (une personne = une voix), le pouvoir est partagé et, quoique de forme commerciale, elle n'est pas à but lucratif. Son capital est détenu par au moins trois catégories d'actionnaires : salariés, usagers bénéficiaires et contributeurs (collectivités territoriales, associations, etc.).

***Open source***

L'*open source* a d'abord désigné les logiciels dont le code source est accessible, ouvert et modifiable. Il s'est étendu aux œuvres de l'esprit et qualifie maintenant un mouvement qui, dans la recherche, la création ou la pédagogie, valorise le libre partage des savoirs et l'appropriation des connaissances par tous.

**Souveraineté technologique**

La souveraineté technologique propose un autre rapport à la technique qui prend en compte ses dimensions écologique, humaine et politique. Le concept s'inspire de la souveraineté alimentaire dont il reprend les principes : autonomie, choix d'outils culturellement et socialement adaptés, priorité au local, respect environnemental.

**Technologie frugale**

Les technologies frugales mobilisent créativité et simplicité pour imaginer des solutions à partir de l'existant et en limitant le gaspillage. On parle également d'innovation frugale : faire mieux avec moins.

## POUR ALLER PLUS LOIN

### Ouvrages

- **BERRY Wendell**, *La Santé de la terre*, Wildproject, 2018.
- **DARDOT Pierre, LAVAL Christian**, *Commun. Essai sur la révolution au XXI<sup>e</sup> siècle*, La Découverte, 2014.
- **ELLUL Jacques**, *La technique ou l'enjeu du siècle*, éditions Economica, 2008.
- **GORZ André**, *Écologica*, éditions Galilée, 2008.
- **ILICH Ivan**, *La Convivialité*, Le Seuil, 2014.
- **JARRIGE François**, *Face au monstre mécanique, une histoire des résistances à la technique*, éditions Imho, collection Radicaux Libres, 2009.
- **KIRKPATRICK Sale**, *La révolte luddite, briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, édition L'échappée, collection Dans le feu de l'action, 2006.

### Les recueils de l'Atelier Paysan

- *Autoconstructions et agriculture biodynamique*, 2016.
- *Techniques de l'autoconstruction à la tronçonneuse – outils et techniques pour construire une charpente en bois rond*, 2018.
- *Transformation à la ferme et technologies appropriées*, 2018.
- *Ergonomie à la ferme et technologies appropriées*, 2018.
- *Couverts végétaux et technologies appropriées*, 2018.

### S'informer

- Les recueils sont en libre téléchargement sur : [latelierpaysan.org/Recueils-thematiques](http://latelierpaysan.org/Recueils-thematiques)
- Le plaidoyer InPACT pour une souveraineté technique et technologique : [latelierpaysan.org/Plaidoyer-souverainete-technologique-des-paysans](http://latelierpaysan.org/Plaidoyer-souverainete-technologique-des-paysans)

### Acteurs et sites

- Atelier Paysan : [latelierpaysan.org](http://latelierpaysan.org)
- CAPÉ (Coopérative pour l'agriculture de proximité écologique au Québec) : [cape.coop](http://cape.coop)
- Farm Hack (communauté mondiale d'agriculteurs construisant et modifiant leurs outils) : [farmhack.org](http://farmhack.org)
- Gilles Domenech (blog) : [jardinonssolvivant.fr](http://jardinonssolvivant.fr)
- Le Mouvement pour l'agriculture biodynamique (MABD) : [bio-dynamie.org](http://bio-dynamie.org)
- Pôle INpact (initiatives pour une agriculture citoyenne et territoriale) : [pleinchamp.com](http://pleinchamp.com)

Cet ouvrage est publié  
dans la collection manuels  
des éditions 369 dirigées  
par Jérôme Delormas  
et Clémence Seurat.  
Il est coédité avec le pôle  
recherche de la Cité  
du design.

Texte Sarah Petitbon  
Dessins Louise Drulhe  
Correction Stéphanie Quillon

Conception graphique  
Fanette Mellier  
avec Béatrice Delas  
Caractère typographique  
*Helvetica*, 205TF

Tirage 600 exemplaires  
Imprimé par Art et Caractère  
à Laval en novembre 2019.

Ouvrage sous licence Creative  
Commons (CC BY-NC-SA 4.0 FR)

Dépôt légal décembre 2019  
ISBN 978-2-490148-04-2

Diffusion  
Les Presses du Réel

369 éditions  
24 rue Saint-Caprais  
16100 Cognac · France  
contact@369editions.com  
369editions.com

Cité du design  
3 rue Javelin-Pagnon  
42000 Saint-Étienne · France  
citedudesign.com

Remerciements  
L'Atelier Paysan,  
Gilles Domenech et toutes  
les personnes interviewées  
dans cet ouvrage.

Le travail de l'Atelier Paysan a  
été présenté lors de l'exposition  
« L'expérience Tiers-Lieux »  
du pôle recherche de la Cité  
du design, à la X<sup>e</sup> Biennale  
Internationale Design  
Saint-Étienne 2017, *Working  
promise*. L'ouvrage est le fruit  
d'un travail d'enquête mené  
en 2018 et 2019.

Les manuels 369 retracent des expériences collectives qui se risquent à construire d'autres réponses aux bouleversements écologiques, sociaux, culturels et technologiques contemporains. Ces enquêtes de terrain menées par des binômes d'auteurs prennent la forme de récits polyphoniques enrichis d'illustrations et de ressources pratiques. En reliant des sujets très variés, la collection dessine un territoire où le politique se raconte, se reconfigure et s'expérimente au quotidien et par chacun.

### Titres déjà parus

- *À Saillans, la démocratie se réinvente*
- *Petit ouvrage d'autonomie technologique*
- *Cantines de quartier: la recette du lien*
- *Danser sa vie avec l'outil hypnotique*
- *Chichilianne: le loup, l'eau et les communs*
- *L'Atelier Paysan*

**Cité  
du  
design**  
◀▶

**369** éditions





À qui le progrès technique bénéficie-t-il ?  
Le modèle agricole qui se développe depuis plus d'un demi-siècle, intensif et industriel, montre aujourd'hui ses limites en matière d'environnement, d'économie et de santé. Face à l'épuisement des sols et à la perte d'autonomie des producteurs, la coopérative L'Atelier Paysan met en avant une agriculture biologique pratiquée sur de petites surfaces. C'est l'histoire que raconte ce manuel : celle d'une communauté de liens qui valorise l'inventivité des savoirs paysans et la reprise en main des outils de travail pensés pour le terrain.

Sarah Petitbon est journaliste de presse écrite.

Louise Drulhe est dessinatrice, artiste et graphiste.

**Cité  
du  
design**  
◀▶

12€

**369** éditions

